

Le Père Peinard

La Foire du Champ-de-Mars



Un numero tous les dimanches

Bureau du « Père Peinard » 16 rue du Croissant, 16 PARIS
Abonnement : Un an, 6 francs, — six mo's 3 fr. — 3 mois, 1 fr. 50

La foire du Champ-de-Mars

L'autre jour pris d'une flemme carabinée j'ai collé là mes godillots, et his'oïre de faire passer ma colère contre ce cochon de Rothschild, j'ai été faire un tour du côté de l'exposition.

J'ai grimpé sur l'impériale du bus de Grenelle, car aller à pattes y avait rien de fait, nom de dieu, non ! Arrivé sur les quais, j'ai eu devant moi, un peu sur la gauche, la flèche qu'on dit si épastroillante de la Sainte Chapelle, et vers la droite la Tour Eiffel. De l'impériale de mon bus j'étais chouettement placé pour faire la comparaison. Eh bien, nom de dieu, l'une ne vaut guère mieux que l'autre ; elles m'ont produit toutes les deux une sale impression !

Sûr, mille bombes, je ne coupe pas dans les boniments d'un tas de Jean-foutres, voulant prouver qu'y a rien d'aussi superbe que les vieilles cathédrales et un tas de bicoques de l'ancien temps.

Non, non, je ne me laisse pas faire ; je suis de mon siècle, ou même mieux — du siècle prochain, c'est pourquoi je trouve bougrement dégueulasses les vieilles cathédrales, elles puent trop l'abrutissement religieux : nos fichus grands-pères se sont tués à les construire, ils en avaient une rude couche, nom de dieu !

Et c'est encore parce que je suis du siècle prochain que je ne m'emballe pas non plus devant la tour Eiffel,

cette cathédrale de l'industrie. Sa grande carcasse décharnée est bien l'image de notre garce de société, qui laisse ses meilleurs et plus utiles enfants crever la misère, tandis que les inutiles ont tout à gogo.

Certes j'aurais trouvé le temps mieux employé si les efforts dépensés à construire la grande tour l'avaient été à foutre à bas un des sales quartiers où vivent les ouvriers, et à élever à la place de belles maisons.

Car il est triste de se dire que pendant qu'on dépense énormément de galette à des inutilités il y a des quantités de bons bougres qui n'ont pas même de turne pour se foutre à l'abri, ni de bricheton, ni de frusques.

* *

Dans cette sacrée Exposition va y avoir des machines épastrouillantes qui vont rudement simplifier le travail. Là où il faut encore dix ou vingt hommes, trois ou quatre suffiront.

Et dire, nom de dieu, que notre cochonne de société est si mal organisée, que le populo va voir tous ces progrès de mauvais œil. Ces machines si belles vont faire bougrement de mal, elles vont ôter le pain de la bouche à des quantités de familles.

Mais, nom de dieu, est que c'est leur faute? Sûr que non, aussi nous aurions rudement tort de nous en prendre à elles!

C'est un peu notre faute à nous autres bêtaïsses d'ouvriers, qui nous laissons tondre et écorcher sans jamais gueuler ni nous rebiffer. Et c'est beaucoup la faute aux riches qui nous abrutissent, nous farcissent la caboche de mensonges — dans leur intérêt, naturellement, afin de bien vivre à nos dépens.

Les machines ne sont pas responsables de notre mi-

sère; elles ne sont l'ennemi des turbineurs que parce que la société est mal bâtie. C'est nous qui les avons construites, c'est nous qui les faisons tourner, et pardine, il est tout simple qu'elles tournent à notre profit.

Voilà nom de dieu, ou justement est le hic: C'est nous qui les construisons, c'est nous qui les faisons tourner, mais pas à notre bénéfice, à celui des riches!

Et il en est ainsi parce que les machines sont accaparées par les patrons, que c'est eux qui les possèdent, tandis que ça devrait être nous tous.

Le jour où nous serons assez mariales pour nous emparer de ces machines, et les faire produire à notre profit, ce qui est logique, nom d'un pétard, elles ne seront plus les bêtes mauvaises qu'elles sont aujourd'hui.

Du coup y aura moins d'esquintement pour nous; le travail matériel sera une distraction au lieu d'être abrutissant et tuant comme il est maintenant.

Y aura plus besoin de turbiner des douze et quinze heures dans une usine; quelques heures suffiront. Ce qui fera que nous aurons du temps devant nous pour nous occuper d'un tas de trucs intellectuels, qui nous sont interdits actuellement. Les choses de l'art et de la science au lieu d'être réservées aux privilégiés, seront à la portée de chacun.

Ça c'est l'avenir qui nous attend si nous avons le nerf de démolir la vieille société: en attendant nous restons des esclaves et des bêtes de somme!

* *

Nous sommes souvent à la peine, mais jamais à l'honneur, nom de dieu!

Ainsi les copains, cette Exposition du centenaire qui va faire rappliquer à Paris les flâneurs de tous les pays,

c'est nous les travailleurs qui l'avons faite. Et c'est nous qui la visiterons le moins.

Pour les copains qui n'habitent pas Paris, c'est chose réglée, ils peuvent se taper. Il faut de l'or pour se payer le voyage, même en train de plaisir, et il en faut bougrement ici.

Quant à nous autres veinards qui habitons Pantin, nous ne sommes guère mieux partagés, quoi qu'il paraisse. Et tenez les aminches rien qu'un exemple.

Supposé une famille, (le père, la mère et un gosse) ils partent tous les trois pour la ballade du Champ-de-Mars. Y a d'abord l'omnibus à se payer, mais ça c'est une foutaise.

Arrivés là bas faut abouler trois balles pour les entrées. On est dedans et on se ballade, c'est pas les fourbis à regarder qui manquent.

On va du côté de la tour, visage de bois, faut casquer si on veut monter ! Et heureusement que nous sommes un dimanche sans quoi faudrait se brosser le ventre sans aucunes réflexes. Car ça coute chaud la semaine pour se faire grimper là haut ; jusqu'au premier étage quarante sous, au deuxième trois balles, au troisième, cent sous ! A trois ça ferait trois tunes, merde nom de dieu, faudrait mieux s'appuyer quinze francs de moutarde.

Le dimanche c'est dans les prix doux ; vingt ronds jusqu'au premier étage, trente pour le deuxième, quarante au troisième. A trois ça fait tout de même six franc, la journée du père quoi (Et encore faut-il qu'il ait un métier bougrement bien payé !)

Donc y a pas, faut se taper, on va d'un autre côté. Partout y a des maisonnettes très galbeuses, rondes, carrées, biscornues ; on voudrait bien entrer, mais bastha : partout faut casquer ! Dans ce sacré bazar on ne

peut pas faire un pas sans sortir le port braise de la profonde.

Mais si le populo y trouve peu d'agrémements, en revanche le riche qui a le gousset bien garni y sera superbement.

Y aura des centaines de fauteuils roulants ou les fénéants pourront s'affiler : des purotins affublés d'une blouse et d'une casquette, les roul-ront et leur fe ont la postiche.

Pour la mangeaille y aura des restaurants épatants ; pour se rincer la dalle, des troquets très hurf, à la mode de tous les patelins, etc., etc.

Pas les aminches, dans cette exposition comme en tout on voit combien la société est mauvaise au populo : rien pour lui, tout pour les richards !

De cette grande foire, ceux qui l'ont faite, l'ont préparée, (les travailleurs de tout poil) garde ont un coction de souvenir : ils n'oublieront pas le turbin du diable, sans fin ni cesse, nuit et jours, pour une paye de famine ; ils n'oublieront pas non plus les pauvres bougres é-rabouillés et extropiés.

Et nous autres qui avons collaboré d'une manière détournée à cette exposition (car si je n'ai pas rivé de boulon à la tour, j'ai peut-être bien posé une demi-se-melle aux ripatons d'un des charpentiers) ; nous autres donc, qui y avons aidé indirectement, nous n'oublierons pas le mal que ça va nous faire : l'augmentation des choses indispensables, du sucre, de la viande, etc.

Nous l'oublierons d'autant moins facilement qu'une

fois haussés les prix ne diminuent plus : le pli est pris, ça reste !

Ça c'est passé comme ça aux autres expositions, et ça se passera encore de même, nom de dieu !

LA SAINT-GEORGES

— Tu sais, c'était sa fête l'autre jour... Eh oui, tu sais bien, la St-Georges !

Fais donc l'épaté, comme si tu revnais de Charenton et ne savais pas de quoi je parle. Oui, c'était sa fête au beau Georges, au seul, au vrai, à l'unique... Zim boum, boum, en avant la musique !

..... Tu n'y est pas encore ? Nom de dieu, vrai, tu es bouché à l'éméri !... Mais au fait, tu n'es peut-être pas aussi fourneau que je croyais : tu ne savais pas qu'Ernest s'appelle Georges ?

— Fallait donc le dire tout de suite que c'est de Nénesse que tu parles ! Sa fête oh là là, mince de rigolade et de soulographie !

Alors le marquis l'a embrassé sur l'œil, Laguerre y a fait un suçon et le Bosco a pissé sa larme... Nom de dieu, quel veinard que ce Boulange d'être aimé comme ça !

— Et tu ne sais pas tout, à l'hôtel où il perche tout était sans dessus-dessous. D'abord pas besoin de te dire qu'on a mis les petites casseroles dans les grandes : dans la Boulange c'est ce qu'on fait tout d'abord.

Le pipelet en était poivre de voir comme les bouquets pleuvaient ; il en arrivait des bottes ; Rochefort, Laguerre, et le Bosco en avaient commandé des douzaines chez tous les marchands de Bruxelles.

Puis un tas de types sont arrivés de Paris ; c'est ceux qui ont le nez fin, ils avaient reniflé l'odeur du gueuleton et ils avaient pris l'express illico.

Après le pousse-café et le repousse-café, quand tous les types de la bande étaient pleins comme des bourriques, une demi-douzaine de gros couillons sont venu présenter à Boulange une botte de fleurs et un boniment.

Les fleurs je t'en fais grâce ; mais, nom de dieu le boniment est trop épastroillant ! Il est tout pareil à ceux que les amiches de Charle X lui adressaient en exil à l'occase de la St-Charles. Pige-moi ça :

«... l'an prochain à pareille date, ce sera à Paris que le grand chef glorieux et respecté de la nation française voudra bien nous permettre de lui adresser nos hommages.

Vive la Frrrance ! »

Oui, mon vieux, chef glorieux en pain d'épices ! On t'en foutra des petits couteaux... Chef glorieux tant que tu voudras, mais ne viens pas à Pantin, car autrement on pourrait bien te faire prendre un bain dans la Seine... et c'est pas ton goût l'eau douce, tu préfères la fine Champagne et les duchesses.

Nom de dieu, c'est vrai que la vérité est au fond des litres ! Ces types quand ils n'ont rien dans le coco parlent tout le temps de république, une fois saouls ils laissent voir le bout de leur oreille de cochon impérial.

Eh zut, faut des écailles d'huitres sur les yeux pour ne pas voir que Boulange fait le jeu des rois, des nobles, des curés et des dirigeants ! Et dire que ce sale mec de Rochefort s'est foutu derrière ses savates.

C'est pas ce vanné que je regrette, mais les bons zigues qu'il a réussi à entraîner à sa suite. Il ne faut pas, nom de dieu changer notre cheval borgne contre un ave ugle. C'est pour la Marianne, la Sociale que nous voulons gueuler et combattre.

GRÈVE DE COLIGNONS

Bravo les copains de Vienne ! Dans la capitale de l'Austriche, comme un peu partout maintenant, nom de dieu, y a

des gas à poil qui emmerdent le gouvernement et qu'ont pas peur de se faire casser la margoulette pour revendiquer leurs droits au bouloitage... et au reste !

Jusqu'à présent les plus baths de tous avaient été les cordonniers, les charpentiers, les menuisiers ; ce qu'il y en a de gas à poil dans ces sacrées corporations, c'est épâtant ! Aussi y foutent une chiasse carabinée aux Jean-foutres, courtisans et financiers qui se gobergent à la Hofburg en compagnie de cette vieille tête de pipe de François-Joseph.

C'est maintenant le tour des cochers. Crevant de faim, gagnant tout juste de quoi donner à peu près à bouffer à leurs canassons, ils se sont foutus en grève.

Nom de dieu, ils ont été mariales, les bougres. Ils ont choisi les fêtes de Pâques.

Aussi ce qu'ils ont embêté les bourgeois qui voulaient se payer un sapin pour aller porter leurs petits cadeaux à leurs gonzesses !

La Compagnie a fait venir pour les remplacer un tas de purotins, tombés dans une dêche noire et prêts à turbiner à n'importe quel prix, pour un quignon de pain ; c'est dans la règle, c'est ce que les riches appellent la liberté du travail.

Au commencement tout a bien marché pour la compagnie, les nouveaux cochers trimaient dur et se contentaient de ce qu'on voulait bien leur donner.

Mais vas te faire foutre ! Voilà que le second jour les nouveaux, endoctrinés par les anciens, comprennent que c'est une cochonnerie de leur part, de se faire les esclaves des patrons pour arracher le pain de la bouche aux pauvres bougres.

Aussi ils envoient dinguer la Compagnie, et maintenant ils font cause commune avec les colignons : grève sur toute la ligne !

Alors comme d'habitude, dans les occasions semblables, la Compagnie s'adresse au gouvernement.

Est-ce que gouvernants et patrons ne sont pas faits pour se soutenir mutuellement ? C'est toujours la même histoire, les

riches, les dirigeants ne se chamaillent que pour la forme.

C'est comme les curés avec les bourgeois qui lisent Voltaire, ils gueulent en chœur qu'il faut une religion, pour maintenir le populo dans l'ignorance.

Le gouvernement autrichien ne s'est pas fait tirer l'oreille, en galant maquereau il met au service de cette putain de Compagnie, police, infanterie, cavalerie : les dragons charpentent dans les rues et les colignons ripostent par des coups de pierre.

Hardi là, nom de dieu ! Y en a rudement des mouchés de sergots et de soldats.

Parmi nos frangins, y en a aussi qu'ont écoppé, mais dame, on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

C'est égal, c'est un chouette commencement ! Et quand nous nous foutrons ici un coup de torchon pour la Sociale, m'est avis que les copains de là-bas ne resteront pas les bras croisés..

Les gouvernants furieux ont fait faire des arrestations en masse. Allez, tas de salops, arrêtez toujours ; quand nous vous tiendrons, nous nous paierons sur votre peau !

A la Fotre aux pains d'épices

Alors quoi ! on ne peut même plus vadrouiller le dimanche de Pâques ! c'est pourtant jour de fête d'après le calendrier des calotins.

Pourquoi faire, en ce cas, que nos cornichons de municipaux autorisent les chands de pains d'épices, les montreurs de phénomènes, les ramonichels et les banquistes de la haute, Bidel, Pezon, Corvi, Cocherie, Delille, à faire tout leur sacré boucan là haut, au Trône.

Bientôt, si ça continue il n'y aura plus de rigolade permise qu'aux pschutteux, copurchies de la gomme qui vont se les caler dans les cabinets particuliers de chez Bignon.

Durant ou la Maison dorée, en compagnie d'horizontales ou d'agenouillées de haute marque.

Quant aux malheureux pirotiens qui ont le malheur de se blinder, en s'enfilant quelques demi-setiers de piccolo ou quelques verres d'eau d'affé, gare à eux ; les flicks les ramassent sans pitié, et les passent à tabac au poste, en attendant que le panier à salade les embarque à la Tour pointue.

Et les journaux des réacs racontant ces râfles, en profitent pour envoyer de sales vannes sur la populace abrutie, sur la débécance de ces îlôtes qui se soulent la gueule avec du tord-boyaux ou du Bercy première, tandis que les messieurs chics ne prennent leur plumet qu'à huis-clos, avec du Clos-Vougeot, du Sauterne, et du champagne de chez la duchesse d'Uzès.

Oh ! tas de fripouilles, c'est vous qui l'empoisonnez le populo avec toutes vos drogues frelatées, vos eaux de vie de grains, vos vins sans raisins. C'est ainsi que les Anglais vendent aux Chinois l'opium qui les tue, et que leurs missionnaires philanthropes (!) donnent aux sauvages des couvertures provenant des hôpitaux de la métropole, tout imprégnées des microbes de la petite vérole et de la phthisie et d'un tas de maladies, et font ainsi place nette, en détruisant par des épidémies les peuplades qui les gênent.

Oh ! Pasteur ! grand dompteur des microbes, toi qui cherches en ce moment à détruire par tes petites bêtes, les lapins d'Australie, comme tu ferais mieux de t'appliquer à trouver un clou ou un charbon pour les capitalistes ! Pour le coup tu mériterais le titre de bienfaiteur de l'humanité. Tâche de dépotter ce virus-là et, foi de père Peinard, tout vieux rat de sacristie que tu es, je te promets une statue en or massif, puisque t'es si friand des honneurs.

..

Mais, nom de dieu, je me fous en colère et j'oublie de zouter aux aminches l'aventure épatante qu'est arrivée place du Tabac.

Voici la chose : deux griffeçons en goguette avaient passé l'après-midi à rigoler dans les baraques foraines. Il faisait chaud, les bistrots étalaient sur leurs terrasses des tables qui invitaient le passant à s'asseoir et à se rafraîchir le gosier. Ils firent comme tout le monde, lampèrent quelques tournées et n'ayant pas l'habitude de picter ils se trouvèrent bientôt éméchés.

Ils s'en retournaient tranquillement, poussant un goualante, le képi sur l'oreille, la tunique déboutonnée, le ceinturon de travers, gais et contents comme Paulus dans la chanson de la Revue, tout heureux de se trouver un instant loin du cabot et de l'adjudant, au milieu des copains.

Voilà que sur le boulevard de Charonne un capiston en civil qu'était à sa fenêtre les aperçoit. En voyant ces deux briffins débraillés, y se fout en colère, scrongneu ! et se précipite sur les deux troubades en rupture d'alignement.

— Keksekça, tendez-vous c' que j' vous parle, tas de brutes, n'êtes pas susceptible de faire respecter la chose méléttaire. T'y êtes foutus comme des cochons. Allons, fixe ! et saluez votre supérieur, scrongneu ! Mettez-vous à l'ordonnance, et plus vite que ça. Aurez de mes nouvelles quand vous rentrerez au quartier. Vous ferai foutre dedans moi, capitaine Mitourouette, de la première du second !

Les pauvres lignards, ahuris, se dépêchaient de rajuster leurs harnais, et n'en menaient pas large devant la rouspetance du capiston. C'est qu'il faut pas blaguer avec les supérieurs qui vous enverraient d'autor au Cherche-Midi et de là aux Joyeux casser des cailloux en Afrique.

Mais le trèpe s'était amassé. Il y avait là un tas de chouettes gas du faubourg, des bougres qu'ont pas froid aux yeux, qui savent de quoi y retourne, et qui ne peuvent pas sentir la clique des traîneurs de sabre.

Pour lors, nom de dieu, ils se foutent à engueuler le capiston, et ce Ramo'lot tout in'erloqué s'aperçoit qu'il n'est plus au champ de manoeuvre. On l'entoure et les gnons pleuvent dru sur sa caboche de soudard.

Un mouchard, comme il y en a toujours dans les fêtes, ar-

rive à son secours. Il étrenne comme le camarade. Il tire alors un rigolo de ses fouilles et en menace le populo. On le désarme et on le cogne de plus belle. Il allait être occis sur place, quant tout à coup une bande de flicks radinent au pas de course, et le sabre au clair, se foutent à frapper d'estoc et de taille sur le brave populo. C'était à se croire à l'enterrement du général Eudes.

Ils emmènent au poste trois ou quatre des spectateurs de la scène. Mais le quart a dû les relâcher ; ils ont pu prouver qu'ils n'avaient pas pris part à la bagarre. Quant aux malheureux griffetons, je les plains. Soixante jours de mitard, voilà ce qui les attend pour le moins. Heureusement qu'ils n'ont pas fait de rouspittance, sans quoi je ne les verrais pas blancs, ils auraient passé devant un conseil de guerre qui les aurait sapés sans pitié.

C'est égal, le père Peinard jubile. Il voit avec plaisir que les copains ont fait acte de solidarité en prenant la défense des pauvres lignards. Voilà qui promet. Quant à la floppée qu'à reçue le roussin c'est bon signe.

Cela montre qu'ils ne font plus peur ces sales vaches. Al-lons, patience. Bientôt ça sera au tour des pantés de la haute à étrenner. Ce jour-là, nom de dieu, le populo leur règlera un vieux compte. Pas vrai, ma vieille. Et quand tu y seras, tape dur, débarrasse-nous pour toujours de cette sale vermine.

UNE INVASION DE SAUTERELLES HUMAINES

Les pauvres colons de l'Algérie ont une panique du diable quand arrivent les sauterelles : c'est la ruine, la mort, pour eux, nom de dieu.

C'est ce même effet qu'a dû produire sur les pauvres sauvages du fin fond de l'Ouest des États-Unis l'invasion des « visages pâles » autorisé par le gouvernement de la libre Amérique.

Y a là-bas une contrée grande comme une dizaine de nos

départements où on avait parqué les Peaux-Rouges. On les avait, y a des années déjà chassés de partout, leur laissant ce coin de terre, et les gouvernants des États-Unis leur avaient juré de les laisser bibelotter là à leur aise, sans jamais plus leur faire de mistouffles.

C'était des mensonges ; ce qui, nom de dieu, n'est pas étonnant de la part des gouvernants, c'est ce qu'ils savent faire le mieux, mentir !

Ils avaient tellement bien menti que la semaine passée ils ont « ouvert à la civilisation » le territoire des Peaux-Rouges, qu'on appelle l'Okloama, et qu'ils avaient promis de leur laisser.

Y a quelques quarante ans quand on chassait les Peaux-Rouges on leur donnait pour les contenter des bouts de papier, censés représenter leur propriété : aujourd'hui on ne fait pas tant de magnes, on les chasse tout simplement.

Y a des sales bougres de bourgeois qui ont des théories toutes prêtes pour approuver cette invasion du territoire de l'Oklohama. Ils racontent que les races arriérées doivent être saignées par les races supérieures.

« Les Peaux-Rouges n'ont pas voulu cultiver la terre, ils sont restés chasseurs et occupent un patelin capable de faire vivre dix millions d'hommes, c'est ça qui les condamne à mort. »

Si votre civilisation s'était montrée à eux chouette et bonne fille, ils se seraient laissés faire. Mais ils l'ont trouvée trop dégueulasse et ont aimé mieux garder leur sauvagerie.

Ils ont pas eu tout à fait tort, car elle est rien cochonne votre société où les victimes claquent comme des mouches !

C'est alors que vous leur avez procuré une eau de vie empoisonnée afin de les exterminer rapidement et d'abrutir ceux que le trois six ne tuerait pas.

Et maintenant, sales bougres, qu'au lieu des gas énergiques d'autrefois, vous n'avez plus que des avachis, vous venez nous chanter des histoires à dormir debout : ça ne prend pas, abrutisseurs patentés ! c'est plus qu'un assassinat que vous commettez, fripouilles, vous amputez la race humaine d'un type très galbeux.

Faut comprendre ce qu'est l'Amérique pour expliquer la féroce invasion que vient d'autoriser le gouvernement de là-bas.

L'existence n'a rien de rigolo, les bourgeois y sont aussi exploités qu'ici et ont en plus d'avantage d'audace ; ils se foutent de tout.

Puis y a une floppée de grands bandits qui dégottent les Rothschild : Vanderbilt, Gay Gould, Mackay ont volé plus de millions et assassiné plus de pauvres bougres que notre roi des grinchés.

Et à tout moment des pauvres types attirés par la renommée de cette république, comme les papillons par la flamme d'une camoufle débarquent au nouveau monde.

Ils veulent vivre les bougres, et c'est parce qu'ils étaient trop à l'étroit ici qu'ils ont émigré. Mais que foutre, toutes les places sont prises ! Alors à des moments quand il y a trop de ces pauvres désillusionnés et qu'ils foutent en danger la sécurité de la république (en bon français, quand les riches et les gouvernants ont peur des dents longues des meurt de faim) ils ouvrent un des territoires sur lesquels ils ont parqué ce qui reste des Peaux-Rouges.

Les gouvernants de là-bas ont ouvert la soupape de l'Oklohama, et de suite 50,000 gas se sont précipités de ce côté ; ils vont s'écharper, se tuer : mais ça les dirigeants s'en foutent, ce qu'il leur faut c'est la paix.

Et par ce truc, nom de dieu, ils l'ont pour un certain temps !

Les pontifes de la bourgeoisie nous disent pour excuser cette invasion que 50,000 sauvages détiennent un patelin qui pourrait donner à bouffer à dix millions de travailleurs.

Mais, nom de dieu, eux les riches, est qu'ils ne sont pas dans la même condition que les Peaux-Rouges ?

Est qu'ils ne détiennent pas des départements entiers pour leurs chasses ? Il ont des propriétés à perte de vue, des palais pour eux seuls où se logeraient à l'aise des milliers de prolos.

C'est eux les vrais Peaux-Rouges, nom de dieu ! Pourquoi donc qu'on ne leur tomberait pas dessus, au lieu d'al-

ler exterminer ces pauvres diables de sauvages qui ne nous ont jamais fait du mal.

Ils disent qu'on a raison de tuer les Peaux-Rouges, parce qu'ils occupent trop de terrain ; nom de dieu, faut leur faire la même chose à eux, ils sont dans le même cas ces cochons-là !

Y a pas besoin de terres nouvelles, des réserves de l'Oklohama ; la France pourrait donner à bouffer à 80 millions d'hommes, si la terre appartenait aux paysans et les usines aux ouvriers. Y aurait de tout en abondance, et on ne créerait plus de faim dans notre patelin.

Paris, le 22 avril 1889

Citoyen,

Quoique ne vous connaissant pas, je me permettrai cependant de vous donner deux conseils, si toutefois vous voulez bien les suivre.

1° A chaque phrase qu'on trouve en lisant votre organe, on rencontre des mots, vraiment pas trop « grossiers ».

Comprenant votre haine de la bourgeoisie, vous pourriez cependant vous exprimer plus poliment.

2° Ça serait de tirer un supplément, soit en couleur, soit en noir, représentant un sujet politique.

Un jeune lecteur assidu du *Père Peinard*.

H. Z.

Mon jeune copain,

Très chouette ta babillarde ; t'es un petit bon zigue, jeune et plein de nerf, on voit ça. C'est, nom de dieu, pas le cœur qui te manque, j'en foutrais ma patte au feu.

Il n'y a que mes gros mots qui t'effarouchent ; mes idées non. Elles te ch'fonnent pas, tant mieux !

Quand tu auras un pe : turbiné dans les ateliers, battu la dèche, refilé la comète (ce que je ne te souhaite pourtant pas, nom de dieu) fréquenté le populo, ce duvet de ton éducation s'en ira, avant que le mien revienne, mon pauvre lieu !

Qu'est-ce que tu veux ! je tartinne comme je bavaste à

mon échoppe avec les clients, ou que je m'échauffe chez le troquet en buvant une choppotte.

Pour pondre mes flanches je me surpass: même, nom de dieu; avec les copains je suis encore plus mal embouché qu'avec les lecteurs. Mais, sacré tonnerre, j'ai pas eu d'éducation, j'ai pas usé mes fonds de culotte sur les bancs des écoles, et je m'en plains pas, nom d'une pipe!

Car vois-tu, si nous sommes tous un peu bégueules, ça tient à la sale éducation qu'on nous donne. On nous fait prendre un mauvais pli, dont après il est bougrement difficile de se débarrasser.

Les bouquins qu'on nous fait lire sont écrits d'une façon mensongère et artificielle qui n'a rien de vivant. Et nous y sommes tellement habitués que nous arrivons à nous figurer qu'on parle comme ça.

Tiens par exemple, t'as lu, c'est probable, Corneille? C'est très chouette. Moi je l'ai lu, et en plus je l'ai vu jouer, au Français, avec ma bourgeoise, (une ouvreuse nous avait collé un billet, fallait cette occase.) Eh bien, j'ai baillé à me décrocher la machoire à voir ces Jean-foutres (qui sont de très bons acteurs, nom de dieu) se pavaner sur les planches comme un tas d'idiots.

Tu sais quand les deux fourneaux se disent, les yeux en coulisse :

Chimène qui l'eut dit ?

Rodrigues qui l'eut cru... Zoé.

Eh bien, vrai, j'aurais eu des pommes cuites, je crois que je les leurs y aurais foutues par la gueule.

Voyons, est que nous parlons comme ça? Jamais de la vie! Nous ne sommes pas assez empaillés.

Ton idée de faire un supplément illustré est très bath.

Je connais des copains qui feraient des dessins épatants pour montrer la misère du populo et la fastuosité des riches.

Mais la galette manque; la vente du canard ne va pas fort, les savates non plus, nom ne dieu! Si tu connais un coffre-fort abandonné, fais-moi signe illico, ça meutra du beurre dans les épinards.

EN DEPOT
A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard
PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

L'ATTAQUE

HEBDOMADAIRE

LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE

SUPPLEMENT LITTÉRAIRE

TOUS LES QUINZE JOURS

Vient de paraître :

RONDES RÉVOLUTIONNAIRES ENFANTINES
par Louise Quitrime.—Brochure de 16 pages, 10 centimes.

Pour paraître prochainement :

L'ANARCHIE ET LA RÉVOLUTION

LES INCENDIAIRES ET LES PARTAGEUX
par E. Vermerch (réimpression.)

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration

16 — rue du Croissant — 16
PARIS

Imp, du Père Peinard, rue du Croissant 16, Paris